

Mémé

DU MÊME AUTEUR

Comme si c'était moi, Paris, Seuil, 2004.

Petit lexique amoureux du théâtre, Paris, Stock, 2009.

Mémé

se prolonge sur le site www.editions-iconoclaste.fr

L'Iconoclaste

27, rue Jacob

75006 Paris

Tél: 01 42 17 47 80

iconoclaste@editions-iconoclaste.fr

© L'Iconoclaste, Paris, 2014

Tous droits réservés pour tous pays.

© L'Iconoclaste, Paris, 2014,

pour la présente édition à tirage limité avec CD

Philippe Torreton

Mémé

L'Iconoclaste

*Dites-moi ce qui m'entraîne
Dites-moi d'où vient le vent
Où s'en vont ceux que l'on aime
Dites-moi ce qui m'attend.*

Gérard Lenorman

À mon père et à ma mère

Je dormais près de mémé. J'étais petit, un bésot, et après des semaines d'hôpital, de peau grise et fatiguée, les docteurs ayant jugé que le danger était loin, le loup parti, je pouvais réapprendre à me tenir debout et profiter enfin des jouets qui s'accumulaient sur ma table de chevet. Mes parents m'ont confié à mémé, à charge pour elle de remettre des couleurs dans mes pupilles, du solide dans le ventre, de la confiance dans les bras et de l'impatience dans les jambes.

Mémé dormait à côté de moi, tout près même, dans une chambre à côté de la mienne. Nous étions au bout de la maison, côté ouest, celui qui reçoit la Normandie pluvieuse en pleine face, une étrave de bateau. Ma chambre était si petite que

les cloques d'humidité du papier peint empiétaient vraiment sur le volume disponible, juste la place pour un édredon glacé, un placard et une machine à coudre à pédale. Quatre murs mouillés ceinturaient mon lit, les forces du dehors les avaient repoussés jusqu'à ses abords immédiats, il fallait se faufiler pour aller dormir, pieds de profil et torse de face en évitant de toucher la sueur froide des murs.

Je veillais sur ma grand-mère, pendant qu'elle veillait sur moi, ce fut mon premier emploi, gardien de nuit de mémé.

Ma mission consistait à l'écouter dormir. Je veillais tel un chien de berger sur un troupeau de ronflements broutant son sommeil afin qu'ils n'aillent pas s'égarer dans le suspect, dans le silence terrible qui précède les catastrophes. Je devais analyser sa respiration, en déduire la qualité de sa nuit, ma hantise était le suspendu. Parfois entre deux trémolos, une apnée inquiétante arrêtait ma vie. Il ne fallait pas qu'elle meure mémé, pas tout de suite.

Ronfle! Je t'en supplie!

Et les ronflements reprenaient, merci Nott, déesse de la nuit.

Je ne voulais pas qu'elle meure avant mes vingt ans, car à vingt ans on est grand, on est un homme et un homme c'est dur à la peine, mémé il faut tenir! À vingt ans, j'ai repoussé la «date de mort acceptable» à trente. Quand elle a arrêté de respirer pour de bon, j'en avais quarante et je n'étais toujours pas devenu un homme.

*

Depuis, il me manque du silence, les gestes simples d'une maison pauvre, l'odeur d'une chambre humide, le bruit mat des loquets gras boursoufflés de peinture, des portes gonflées qui frottent le carrelage – à moins que ce ne soit le carrelage, lui-même poussé par la force du sol argileux, qui ne vienne se frotter à la porte. Il me manque du bringuebalant, du tohu-bohu de maison rafistolée, une maison comme une carriole sans roues, posée en plein champ, une maison sans fondation

flottant sur la glaise normande, une maison déhanchée à force d'épouser le sol meuble, une maison de poupée, une maison de mémé avec ses batteries de serpillières grises pour y déposer la boue des semelles, pour lutter contre les marées hautes de crachins qui venaient jusque dans nos draps inonder nos rêves. Ces serpillières que l'on retrouvait entrelacées de fils rouges et bleus sous les fenêtres et sous les portes quand l'humide régnait. L'une d'elles deviendra un doudou, le mien, pour colmater mes dessous de portes et mes joints de fenêtres manquants...

Merci mémé, grâce à toi j'aime la pluie... Cette pluie verte, un vert de prés verts.

Ta pluie fait fumer la terre.

Ta pluie dure et coupante comme un coin de tôle.

Ta pluie si pleine.

C'est-à-dire ronde grasse et franche.

Ta pluie fine, sans fin et ruisselante.

Ta pluie tenace et têtue.

Ta pluie qui fait du bien aux rêves.

Ta pluie fait faire des choses à l'intérieur.
Ta pluie est espérance.

*

On entrait chez mémé par la cuisine, une poignée de porte en fer-blanc dure aux jeunes paumes. Une marche, on y descendait. À droite régnait le Frigidaire qui n'avait pas beaucoup d'efforts à faire pour refroidir le comestible tant il était proche de la fenêtre qui, elle, avait oublié d'être double et étanche – même l'été son boulot était grandement simplifié par la fraîcheur de la pièce. Toujours sur le côté droit se trouvait une petite table en Formica, tellement collée au mur et au frigo que deux de ses flancs seulement étaient fréquentables. On s'asseyait face au mur et mémé prenait la chaise qui tournait le dos à son intérieur. C'est là qu'elle épluchait ses oignons sans pleurer. Juste deux chaises, c'était suffisant. Mémé était seule, et le facteur venait rarement en bande pour boire un coup de café ou de gnôle.

À gauche de la porte d'entrée, c'était l'évier, qui reposait sur un plan de travail en contreplaqué recouvert de plastique, en « contregondolé » devrait-on dire. Au-dessus on y trouvait des placards fabriqués comme le plan de travail, mais eux étaient plus au sec. Ils faisaient un bruit de bois mat lorsqu'on claquait leurs aimants, certains se payaient même le luxe de grincer comme de vrais meubles... Droit devant la porte était réuni tout l'électroménager de mémé, une machine à laver le linge pacsée avec la gazinière, plus tard une espèce de four électrique qui viendra compléter son rayon Darty. Sûrement un cadeau France Loisirs pour une commande de beaux livres.

C'est toujours par là que l'on entrait. Une autre porte existait pourtant côté jardin, elle donnait dans la salle à manger, mais elle filait une telle histoire d'amour avec le pavé que mémé n'avait pas le cœur de les séparer. Parfois l'été, quand il y avait du monde, on s'y mettait à plusieurs pour l'ouvrir en la soulevant, les cris du bois et du pavé forcés de se quitter me déchiraient le cœur, et la maison

basse se transformait en lieu de villégiature. La porte de la cuisine avait une clef moderne, fine et dentelée, celle qui ne servait à rien côté jardin était grosse comme une clef de coffre avec deux dents du bonheur en guise de panneton.

La salle, c'était le cœur de la maison de mémé, la chaleur partait de là et faisait ce qu'elle pouvait pour atteindre les autres pièces. Sa maison avait froid aux extrémités, des engelures aux chambres, beaucoup de calories parties la fleur au fusil sont tombées dans les embuscades du froid. La maison de mémé aurait été classée Z dans la nomenclature actuelle du niveau d'énergie consommée.

L'énergie, comme le sang dans les jambes de mémé, circulait mal. Sa maison avait froid aux arptions.

Il faut avoir ramassé des pommes à cidre dans l'herbe engourdie des pluies froides de novembre pour apprécier le sec et le chaud et même cette odeur en prime de vieux garage que distillait son poêle à fioul, car dans sa maison, que l'on n'appelait pas encore « longère », il n'y avait pas de cheminée, elle

est venue plus tard sur ses vieux jours, comme un luxe.

Une maison comme un sous-marin égaré dont le seul mot d'ordre à bord serait : étanchéité!

L'hiver je ne l'ai jamais vue ouvrir une fenêtre et pour cause elles étaient bardées de rubans adhésifs aux jointures pour lutter contre le guingois passeur de froid. Ouvrir une porte faisait automatiquement réagir quelqu'un au sec et un « bon dis, tu rentres ou tu sors? » fusait de la pièce soudainement exposée au courant de pluie.

Fermer une porte c'était réparer une fuite.

La pluie frappait les petits carreaux de mes dimanches, la pluie mouillait nos parties de dominos – au fait, maintenant je sais tenir toute ma mise dans ma main gauche mémé...

La pluie faisait chiquer la terre, elle faisait pisser les tôles des bâtiments, elle rendait obèses les mares et les bassins, elle mettait la campagne en crue. La pluie faisait penser nos fronts sur les carreaux froids, la pluie pouvait faire revenir les

Allemands, elle faisait pousser l'ennui comme une levure et avec ce levain d'ennui pur je pétrissais mes rêves de plus tard, seul au carreau, je prévoyais des cachettes au cas où...

*

Quand elle lavait son carrelage en terre cuite, il se livrait une bataille acharnée du sec contre l'humide. Parfois l'humide résistait des jours, en petites taches insoumises retranchées sous le buffet ou la huche à pain, comme autant de petits Fort Alamo.

Mais l'humide avait son antre, son QG, la salle de bains de mémé, bricolée par les gendres. Une baignoire, un évier et une toilette se disputaient les trois mètres carrés volés sur une chambre déjà minuscule. Il y régnait une moiteur constante hiver comme été, le plastique marbré collé un peu partout pour faire beau ou cacher la misère se soulevait, les coins s'écornaient, le bord à bord se disait au revoir en se relevant comme deux plaques

continentales fâchées. Une résistance électrique sous antidépresseurs avait depuis longtemps perdu l'espoir de chauffer la pièce, elle se contentait maintenant de tout faire pour éviter le court-jus.

C'est dans cette salle de bains, sur tes toilettes, que j'ai appris la victoire de François Mitterrand en 1981, mes parents ont crié, c'était bon signe, quand ils crient les soirs d'élection c'est que la gauche gagne. Ça fait plus de trente ans qu'ils se raclent la gorge...

Même le pain dans sa huche subissait l'ondée sournoise. Mémé l'achetait dur, sec et craquant au boulanger klaxonnant tout en tube Citroën à la porte de la cour tous les mercredis et samedis matin, et invariablement on le mangeait mou, humide et élastique. Mon grand frère un jour en fit un nœud... le pain mou et le beurre dur. C'est fou, même en croquant dans la « dernière baguette parisienne à la mode qui garnit la table de l'Élysée », ton caramel mou de pain me manque, ce pain qui faisait tomber nos dernières dents de lait.

Les pommes aussi subissaient le même rituel, on ne les mangeait jamais fraîches et croquantes. Il fallait toujours finir les flétries et les piquées, il fallait savoir jouer du couteau. Une fois retirés la peau et le marron, on se retrouvait avec des morceaux de pomme aux formes étranges, des cassette chinois en pomme.

Quand elle coupait une pomme, mémé prenait le couteau en son milieu, ainsi de son poing refermé ressortait le pointu de la lame d'un côté et l'extrémité du manche de l'autre. Le fruit se trouvait travaillé, tranché par un drôle d'outil, un sécateur fait d'acier et de pouce humain. Le pouce et la lame coinçaient le bout de pomme tranché et allait directement dans la bouche, puis elle piquait un morceau de camembert qui allait vite rejoindre la pomme pour se faire écrabouiller ensemble. Je l'ai rarement vue tenir un couteau autrement. C'est comme cela aussi qu'elle énucléait les pommes de terre et c'est comme cela qu'elle coupait la baguette coincée sous son bras et pressée contre sa poitrine, vieux reste d'un temps où le pain était gros et gris et se mangeait

aux champs. La miche devant rester propre, il fallait tout de suite donner le morceau tranché. Le pain passait de main en main.

Une fois terminée son adolescence molle, le quignon dans sa huche devenait dur, alors mémé le découpait en petits copeaux qui tombaient ensuite dans l'assiette de soupe ou de lait cru. Pas besoin de corbeille dispendieuse posée sur la table, ni de croix chrétienne tracée sur la croûte, pas d'énervement lorsqu'il n'était pas posé sur son côté plat et noirci par la tôle du four, le pain, comme mémé, vivait sa foi tranquillement, une foi paisible sans religion ni superstitions. Parce que la peur, la vraie vie vous la fait vivre, celle de l'au-delà n'est pas de taille, alors on laisse le pain tranquille et le chat a le droit d'être noir.

*

La cuisine subissait les assauts du dehors mais la salle, elle, restait propre. Petite évidemment, comment faire autrement, elle était le cœur, mémé l'avait transformée en centre de loisirs, on pouvait

y jouer aux dominos, au Scrabble, regarder les poissons exotiques de son aquarium, écouter «La Valise» et «Les Grosses têtes» ou laisser parler Mourousi sur la Une. On y trouvait toute la saga des *Oiseaux se cachent pour mourir* en gros livres France Loisirs, ces bouquins vendus en promo comme les surgelés, avec de belles photos de l'auteur, en général des femmes américaines tendues comme des clôtures neuves. Mémé aimait bien les histoires d'amour. Deux êtres qui s'aiment au-delà des épreuves la faisaient sûrement rêver, elle aimait la science-fiction.

Pour les lire, elle s'asseyait près de la fenêtre...

Il faut l'imaginer dans le silence d'une vie seule, après avoir fini un petit reste, sa maigre vaisselle faite, RTL ayant bouclé sa Valise, prendre une chaise par le dossier et l'emporter vers les suspensions lumineuses d'un rai de lumière basse puis reprendre sa lecture bloquée par une carte postale de Quiberon, le livre posé sur un coussin lui-même posé sur ses genoux.

Elle lisait sérieusement.

Le journal d'un jour lui faisait la semaine. *L'Éveil de Pont-Audemer*, son quotidien, était l'objet d'un décorticage méticuleux avant d'accueillir les épluchures de pommes de terre. Le flux d'actualité continu versé sur nos smartphones ou débité par des « mannequins-journalistes » sur nos chaînes d'info avec le cours de la Bourse en piercing et le nombre de morts sur la cravate n'était pas pour elle. Mais les mariés sortant de l'église, ravis sous leurs haies de sabres ou de ballons de rugby, les mamans fatiguées essayant de sourire en soulevant leur trois kilos sept cent cinquante grammes de bonheur devant l'objectif du chasseur de scoop local, les ceux qu'on regrette, les ceux dont on a la douleur d'annoncer qu'ils ne verront pas la communion du petit, les commémorations estomacs et médailles pendantes, le repas des belotes, le concours des anciens, la fête de la truc et le baloche à machin, la culture des villages sans philharmonique ni théâtre, sans expo ni rétro, la culture des « loin de tout » abonnés à rien, tout cela était son information.

Elle lisait ces nouvelles périmées du bout de ses lunettes sorties pour l'occasion de leur casemate en fer-blanc, elle prenait note de ces horaires de marées humaines, de ces hauts-fonds et de ces basses plates de vies qui filent, qui changent de linge et de coiffure, selon les diktats des pages de mode étalées sur les cannisses des commerçants ambulants du marché de Beuzeville, diluées et coupées comme une mauvaise dope.

Toi tu t'en foutais avec ta blouse et tes rondeurs, tu avais gagné la bataille du temps, déguisée en immuable depuis jeune fille. Jean-Paul Gaultier-Lacroix et Yves Saint-Lagerfeld ne pouvaient pas t'atteindre, tu avais deux mille ans d'avance...

Plus tard, dans le monde sans toi, j'ai rencontré une maquilleuse qui arborait hiver comme été une « blouse-mémé » sauf qu'elle la portait avec des bas noirs déchirés, des cheveux vert foncé et des rangs aux pieds...

*

Puis un jour, le mur qui séparait la salle de ce qui était la chambre de mémé et pépé – quand pépé arpentait encore les lieux en bougonnant – tomba pour faire une seule pièce. Le fameux «salle à manger/salon» que ses filles avaient pu se faire construire dans leurs pavillons se retrouvait enfin décliné chez mémé. Je me souviens du soir où je découvris le résultat des travaux, je trouvais ça immense, je ne connaissais pas le mot à l'époque, je n'étais pas encore monté à Paris chez la copine riche qui aimait Purcell, mais tout à coup elle habitait un loft.

Cet espace gagné sur l'étroit permit de recueillir deux pauvres canapés abandonnés pour cause de hausse du niveau de vie, l'un en poil d'acrylique véritable, chaussé de pieds coniques en laiton, et l'autre en velours rasé aux motifs floraux dans des tons jaune moutarde et vert bouteille... Maintenant la gazette familiale autour de la table ne nous gênait plus lorsqu'on regardait «Droit de réponse», nous avions de quoi étaler notre adolescence.

Ces changements de style devaient être le résultat de négociations subtiles de ton entourage, tout

le monde voulait que tu profites du bon côté des choses, plus de lumière, plus de chaleur, moins d'humide, plus de pratique en machine et moins de compliqué à la main, on voulait tellement ton bien...

*

La maison de mémé recyclait tout ce dont les enfants ne voulaient plus dans leurs pavillons en crépi blanc, cernés de thuyas et scarifiés de descentes de garage. Les premiers meubles des jeunes couples devenus enfin propriétaires devenaient les derniers de ma grand-mère. S'il fallait reprendre la route de l'exode soudainement pour cause de démenche mondiale, tout son intérieur tiendrait dans une charrette, les matelas par-dessus pour protéger le fragile et bivouaquer rapidement le soir.

Je vis maintenant à la campagne, et lors de notre déménagement il nous a fallu deux camions pleins à pleurer pour emporter notre ménagerie de soixante millions de consommateurs parisiens.

Son intérieur Emmaüs me manque...

Elle avait une télé, une huche à pain trop haute pour nos bras en culotte courte, un poste de radiocassette – avec des cassettes piratées pour elle par ses petits-enfants, le bouton réglé à jamais sur RTL –, un aquarium fabriqué et installé par mon frère à condition d’y mettre des poissons prolifiques car chez mémé fallait que ça pousse que ça fleurisse que ça fasse des petits, des boutures, des œufs, des bourgeons, des rejets, que ça marcotte, que ça se greffe, que ça se sépare et se resème, que ça hiverne et reprenne, que ça se conserve et se congèle, que ça s’échange et s’assèche en motte et en bouquet pour toujours et à jamais.

Elle avait un buffet d’avant-guerre, parfait pour y planquer un poste à galène, un buffet aux portes sculptées de motifs floraux, un mur de planches travaillé et ciré ajouré de vitrines, un château de bois sur lequel se murmurait des légendes. On parlait d’une marquise verte au destin brisé mais recollé contenant des pastilles Vichy, d’une porte fermée à clef derrière laquelle un monticule de paquets de

biscuits se trouverait stocké. Des langues-de-chat pour les salades de fruits, des cigares pour le riz au lait, des biscuits à la cuillère pour tremper dans le mousseux, des «Corinnette», ces madeleines industrielles en paquet de trente collées les unes aux autres comme des sardines sucrées, et qui à peine à l'air libre étaient sauvagement englouties par nos bouches maquillées d'écume de groseille.

Dans ce buffet se trouvaient encore un service à café gagné par un chanceux lors d'une fête de village, et derrière les tasses une fiole de goutte en terre cuite, surmontée de sa tête de Normand avec son bonnet mou tombant sur le côté. Une goutte sévère pour faire des canards comme ma mère en faisait en se déclarant pompette d'avance.

Elle avait aussi une machine à coudre Singer à pédale, posée devant une fenêtre, une armoire à linge, au miroir frustré de ne servir à rien, une table lourde, des tabourets et un lot de chaises en paille qui alternaient avec celles de la cuisine autour de la table rallongée le dimanche quand la portée revenait au bercail.

Elle avait un poêle à fioul, un Frigidaire trop

grand pour sa tranche de lard et son paquet de beurre, une gazinière, une machine à laver ses blouses, une boîte en fer contenant quatre photos d'elle aux bords dentelés, des Polaroid, souvenirs d'un Noël aux couleurs fuyantes, de baptêmes ou de quelques mariages en Tergal, le tout entremêlé de papiers importants, de lettres mystérieuses et de beaux timbres déchirés sur de fines enveloppes bordées au tricolore.

Et pour finir l'inventaire, en plus de quelques draps, nappes et taies d'oreiller, elle avait une grande cage pleine de perruches vert et bleu, sa cage à bijoux, son collier de merles, une rivière de piailllements qui étincelait l'ombre de ses hivers. Officiellement, leur présence dans la salle était d'ordre ornithologique mais je sais que mémé, grâce à ses volatiles futiles et « bisouillants », s'invitait à des premières d'opéra. Aux premiers perce-neige les perruches retourneraient, promis, en résidence dans la pièce du bout, leur résidence d'artistes, leur Villa Médicis, cet autre bout de la maison opposé à mon poste de gardien de nuit.

C'est là que mes parents dormaient avant de devenir propriétaires de leur pavillon. Le matin j'allais les rejoindre pour le câlin, crevé par ma nuit de veille. Cette pièce était un poulailler lorsque mémé est venue s'installer ici, une épaisse couche de fiente avait remonté le sol de plusieurs dizaines de centimètres. À coups de bêche et de fourche, elle est devenue une chambre... Et c'est là dans leur lit humide qu'une guêpe molle de septembre tombée d'épuisement sur le matelas m'a piqué. Mémé m'a frotté la boursoufflure avec un produit estampillé «on fait ce qu'on peut avec ce qu'on a» et le mal est parti. Elle avait toujours quelque chose qui faisait du bien, un demi-citron coupé en deux avec un morceau de sucre qui fond dessus, on suçait cela quand nos gorges raclaient un peu, mais je crois qu'elle aurait pu nous froter ou nous faire avaler n'importe quoi, elle avait une telle façon d'agir promptement, avec rudesse, comme pour ne pas donner plus d'importance que cela au mal, que ça aurait marché.

Ça va passer disais-tu, et ça passait. Et quand ça passe pas et que ça complique le travail, on

demande au docteur de donner quelque chose pour que ça passe.

Ça va passer, ça te passera avant que ça me reprenne.

Les remèdes de grand-mère ce n'est que ça, parfois la médecine s'y retrouve mais le plus souvent c'est parce que l'on n'a pas le choix, parce que le médecin est loin et que de toute façon il faut traire les vaches... Lors d'une fête de famille mon petit frère s'était cassé le bras, il hurlait, mémé s'est levée et tout en lui disant d'arrêter de faire «l'oué», elle lui a tiré le bras brisé d'un coup sec pour rassembler les morceaux. Une fois à l'hôpital, l'interne nous dira que personnellement il n'aurait pas fait comme ça mais que son geste avait permis d'éviter une opération.

Mémé Samu...

*

Après la période «pièce du bout» et son énorme saule pleureur qui s'amuse à déchausser de ses

racines la maison cariée de mémé, nous avons passé nos week-ends et nos vacances dans « la maison à Goblot », une petite bicoque en bois, en briques et en souris qui se trouvait dans la même rue que mémé, un peu plus bas sur la droite en descendant, en face de chez Mme Tougard. Autour de la maison, le pré s'appelait aussi « à Goblot », du nom d'un paysan tenace, maigre et vieux tenant debout par le travail qui reste à faire. Elle était occupée avant par un pauvre homme qui s'appelait Maquaire, un garçon de ferme plombé à l'alcool qui dissolvait sa petite pension en une poignée de jours et essayait de bosser à droite et à gauche pour assurer sa pitance avant la pension suivante. On le retrouvait parfois dans le fossé, cuit et rincé, on se saluait, il souriait, un ivrogne de poème avec les poches crevées, les semelles en déroute, la mousse et des étoiles dans les cheveux, des crevasses plein les mains pour papier d'identité et cette odeur de corps perdu, oublié, roulé en boule dans une bouteille et jeté dans la luzerne.